

La jouissance au creux de la langue

Auteur : Olivier Linden

L'émergence du concept de jouissance chez Freud

Dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, Freud reprend l'élaboration qui lui a permis de préciser la nature du symptôme névrotique. Si dans un premier temps, il a pensé que les symptômes hystériques pouvaient être résolus grâce l'analyse du conflit inconscient dont ils offraient une traduction symbolique accessible au patient grâce au travail de la cure, il s'est rendu compte progressivement que la guérison n'était pas toujours obtenue et que les symptômes persistaient, s'aggravaient, ou se présentaient sous un nouveau « déguisement symbolique¹. » Rendre conscient un conflit inconscient ne permet pas de le résoudre. En effet, éclairer un conflit à partir du sens ne suffit pas. Encore faut-il envisager que les symptômes dont se plaignent les patients ou que l'analyse permet d'identifier ont une fonction. Et cette fonction relève d'une tentative de satisfaction, satisfaction substitutive qui n'a pu être obtenue selon d'autres voies.

Jusqu'en 1926, Freud considère que l'angoisse est la conséquence du refoulement. Elle correspond à la part de libido en excès qui n'a pas trouvé de voie de satisfaction. A partir de 1926, date de parution d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, dans les suites de l'élaboration de la seconde topique qui introduit le ça, le moi et le surmoi, il revoit sa conclusion et inverse le rapport du refoulement à l'angoisse : c'est l'angoisse qui produit le refoulement sous l'effet d'une défense du moi contre un danger :

« C'est d'ailleurs à une telle tentative de fuite qu'équivaut le refoulement. Le moi retire l'investissement (préconscient) à la représentance pulsionnelle à refouler et l'utilise pour la déliaison de déplaisir (d'angoisse)². »

Le symptôme, corps étranger intégré au moi, poursuit sa recherche de satisfaction. Celle-ci se manifeste sous la forme du déplaisir qui signe l'échec de l'éviction de la pulsion en dehors du moi.

¹ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF Quadrige, 2011, p. 28.

² *Ibid.*, p.9.

« Le moi est pacifique et voudrait s'incorporer le symptôme, l'accueillir au sein de son ensemble. La perturbation part du symptôme qui, en véritable substitut et rejeton de la motion refoulée, continue à jouer le rôle de celle-ci, renouvelle sans cesse sa revendication de satisfaction et oblige ainsi le moi à donner de nouveau le signal de déplaisir et à se mettre sur la défensive³. »

Envisageant rétrospectivement l'époque de Freud comme une époque où la morale ne permettait que difficilement aux femmes et aux hommes de s'épanouir, on a pu considérer que ce dont souffraient les patients était en lien avec une sexualité réprimée et qu'une évolution des mœurs dans le sens d'une plus grande tolérance et d'une plus grande permissivité soulagerait les femmes et les hommes d'un grand nombre de leurs souffrances. Depuis ce moment, malgré la libération sexuelle et l'aspiration à une jouissance sans entrave dont la promesse révolutionnaire a été tempérée par la nécessité du respect et du consentement d'autrui, force est de constater que les femmes et les hommes continuent de souffrir et que cette souffrance se manifeste souvent à travers leurs comportements sexuels. Pour autant, il ne s'agit pas de réduire la sexualité telle que l'a envisagée Freud à ses manifestations érotiques et génitales. Sous l'angle de la libido, il faut la considérer comme l'ensemble des forces qui tendent à la satisfaction pulsionnelle.

Ce que Freud amène dans le texte cité, c'est que le symptôme présente une nature double. D'un côté, il est l'expression d'un conflit inconscient qui nuit au patient et qu'il aimerait résoudre, et de l'autre côté, il lui apporte une satisfaction à laquelle il va lui être difficile de renoncer, quand bien même il pourra apprendre qu'elle vient à la place d'une autre satisfaction impossible à obtenir. Freud lui-même utilise le terme de jouissance pour désigner cette satisfaction. Comme le remarque Patrick Valas dans *Les di(t)mensions de la jouissance* (23), Freud ne propose pas d'élaboration conceptuelle spécifique de la jouissance. Il peut utiliser indifféremment les termes allemands *Lust* et *Genuss* pour désigner le plaisir, même s'il privilégie le second terme dans le contexte particulier où le plaisir est empreint de malaise⁴. C'est le cas pour *L'homme aux rats*, qui évoquant un supplice chinois, témoigne par son expression physiologique de « l'horreur d'une jouissance à lui-même ignorée ». C'est le cas aussi pour le petit-fils de Freud qui au cours du jeu de la bobine décrit dans *Au-delà du principe de plaisir*, manifeste une « jubilation morbide » dans l'alternance entre absence et présence, douleur et plaisir du « fort-da ». Chez Freud, le lexique de la jouissance inclut une dimension

³ *Ibid.*, p.16.

⁴ P. Valas, *Les di(t)mensions de la jouissance*, Paris, Editions du champ lacanien, 2009, p. 23 et suivantes.

mortifère, la satisfaction substitutive ayant tendance à nuire au patient plutôt qu'à le combler. C'est ce qu'il amène du côté des exigences d'un surmoi « hypersévère⁵ » mais inapte à contrôler les exigences du ça, et du côté de l'au-delà du principe de plaisir où la compulsion de répétition marque l'échec jusque dans le transfert du traitement de la dimension morbide du symptôme.

La jouissance dans l'enseignement de Lacan

Quand Lacan s'empare du terme de jouissance, il s'appuie sur le constat freudien que les symptômes dont les sujets pâtissent ne se résolvent pas dans le sens et qu'ils correspondent une satisfaction inadéquate et répétitive. Au fur et à mesure de son avancée, il renonce au primat du symbolique et entreprend une tentative d'articulation des trois registres, symbolique, imaginaire et réel, non pas pour les hiérarchiser, mais pour les envisager selon différents nouages. Pour les besoins de l'élaboration conceptuelle, ils sont parfois envisagés séparément et chronologiquement, mais la clinique nous amène à les considérer de manière logique dans les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres, ou dans leur absence de rapport. La jouissance se pose d'emblée comme n'appartenant à aucun de ces registres mais comme les concernant tous de manière transverse. Elle les recouvre, s'y immisce, parfois les déborde. Il y aura donc différentes manières de l'envisager que nous n'aborderons pas toutes mais au milieu desquelles nous tenterons de nous repérer.

La jouissance dans le registre de l'imaginaire

En 1949 avec le stade du miroir, Lacan préfigure un nouage entre imaginaire et symbolique alors même que l'infans, l'enfant qui n'a pas accès à la parole, assume son image dans le miroir. Cette assumption est « jubilatoire », elle constitue une étape précoce de la constitution du sujet qui a accès à son corps sous la forme d'une image inversée tout d'abord morcelée. La forme totale de son corps (Gestalt) ne lui est donnée que dans une extériorité constituante qui passe par la médiation de l'autre en tant que semblable. Dans une perspective chronologique, le stade du miroir est contemporain d'un moment où l'organisme est encore frappé de prématurité et d'incoordination motrice. Déjà le petit homme est dans

⁵ S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF Quadrige, 2011, p. 32.

un bain de langage (Lacan parle de « matrice symbolique⁶ ») mais il ne s’y trouve pas constitué en tant que sujet. Plutôt que l’articulation entre l’imaginaire et le symbolique, Lacan évoque à cette étape de son enseignement marquée par le structuralisme de Claude Lévi-Strauss⁷ « le point de jonction de la nature à la culture⁸ », indiquant par là le saut imposé à opérer pour accéder à la fonction du « Je ». Cela ne va pas de soi. Au cours de ce trajet incertain, le sujet en devenir élabore une image de lui qui emprunte au rêve et à l’hallucination, faute de se saisir immédiatement comme une donnée objective, et il le fait dans un jeu d’aller-retour avec son semblable, à la fois proche et double, dans un processus de civilisation marqué par la « servitude imaginaire⁹ » et qui n’est pas exempt de destructivité. C’est pourtant bien d’une « assomption jubilatoire¹⁰ » dont Lacan parle, le sujet en devenir témoignant d’une satisfaction désordonnée dont on ignore encore de quel besoin ou de quelle demande elle procède. Si reconnaissance il y a, elle survient certainement à l’issue d’un long processus de maturation physiologique, mais elle semble faire effraction à un moment où elle pouvait être attendue, mais pas forcément prévue. S’agit-il des prémisses de la jouissance, jamais nommée ici en tant que telle, mais que nous pouvons déduire du fait que quelque chose surgit dans le corps depuis un lieu qui lui est étranger, à la fois familier et menaçant ? Quand le sujet émerge à la conscience de soi, il s’identifie à la fois autre et étranger. Nature et culture se décollent en se distinguant en même temps qu’elles se rejoignent pour établir le sujet dans sa fonction universelle.

La jouissance dans le registre du symbolique

Au point où le sujet en devenir a commencé à se constituer au miroir de l’autre imaginaire, une première perte à lieu. Intérieur et extérieur se séparent, nature et culture se distinguent. Avec l’usage de la parole, le sujet investit l’ordre symbolique selon des modalités qui lui sont propres, soit qu’il s’y assujettit, soit qu’il le rejette. La division subjective a eu lieu avant même la maîtrise du langage et le sujet est exclu d’emblée de toute possibilité de se satisfaire naturellement. De retour à Freud et au complexe d’Œdipe dont il écrira qu’il « ne saurait tenir

⁶ J. Lacan, *Écrits I*, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu’elle nous est révélée dans l’expérience de la psychanalytique », Paris, Points Seuil, 1999, p. 93.

⁷ Il publie sa thèse *Les structures élémentaires de la parenté* en cette même année 1949.

⁸ *Ibid.*, p. 99.

⁹ *Ibid.*, p. 99.

¹⁰ *Ibid.*, p. 93.

indéfiniment l'affiche dans des formes de sociétés où se perd de plus en plus le sens de la tragédie¹¹ », Lacan s'appuie sur le complexe de castration inconscient pour introduire la dimension signifiante à partir de laquelle l'homme peut se saisir en tant que sujet. Il revient sur l'aspect de dérangement « non pas contingent, mais essentiel de la sexualité humaine chez Freud » qui jusqu'à la fin de son œuvre conclut à « l'irréductibilité à toute analyse finie (*endliche*), des séquelles qui résultent du complexe de castration dans l'inconscient masculin, du *penisneid* dans l'inconscient de la femme¹². » Ce dérangement, Lacan ne le déduit pas de la nature biologique de l'homme ni du contexte social ou culturel dans lequel il évolue, mais bien du fait que l'homme est concerné par le langage et ses effets de combinaison et de substitution qui l'exilent d'un rapport immédiat à la vérité de son être.

A partir de l'exploration de la sexualité et de la différence des sexes, Lacan s'éloigne d'une conception postfreudienne qui tendrait à instaurer le primat du phallus en tant qu'organe sexuel. Il y a ceux qui l'auraient et celles qui ne l'auraient pas et les avatars du complexe d'Œdipe pourraient se comprendre en termes de position inconsciente par rapport à cette distinction anatomique. Soit dit en passant, le complexe d'Œdipe pourrait trouver sa résolution dans l'assomption de cette différence et de ce primat. Chez Lacan, le phallus n'est plus le pénis :

« Le phallus ici s'éclaire de sa fonction. Le phallus dans la doctrine freudienne n'est pas un fantasme, s'il faut entendre par là un effet imaginaire. Il n'est pas non plus comme tel un objet (partiel, interne, bon, mauvais etc.) pour autant que ce terme tend à apprécier la réalité intéressée dans une relation. Il est encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise. Et ce n'est pas sans raison que Freud en a pris la référence au simulacre qu'il était pour les Anciens. (...) Car le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. Car c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant¹³. »

A ce signifiant, Lacan va donner une valeur négative ($-\varphi$). En quelque sorte, la signification du phallus est qu'il n'en a pas (de signification) en particulier, ni en tant que vérité dernière.

¹¹ J. Lacan, *Écrits II*, « Subversion du sujet et dialectique du désir », Paris, Points Seuil, 1999, p. 293.

¹² J. Lacan, *Écrits II*, « La signification du phallus », Paris, Points Seuil, 1999, p. 164.

¹³ *Ibid.*, p. 168.

C'est aussi le signifiant du désir de l'Autre, ce qui fait qu'il y a un manque dans l'Autre. Les conséquences cliniques de ce constat se laissent entrevoir du côté de la demande d'amour dont l'objet ne peut-être formulé de manière adéquate. Elle ne correspond pas à la satisfaction des besoins et produit un reste qui maintient le désir vivant mais troublé.

Dans *Subversion du sujet et dialectique du désir* (1960), Lacan va introduire le concept de jouissance à partir de la fonction phallique. En écho avec *Le séminaire VIII, Le Transfert*, Lacan fait référence au Banquet de Platon¹⁴, précisément à ce moment où Alcibiade, bel éphèbe grec promis aux plus grandes dignités politiques, vient se présenter auprès de Socrate. Chez le vieux philosophe, pauvre et laid, il entrevoit un trésor, un objet agalmatique qu'il convoite, et dont Socrate sait qu'Alcibiade ne peut le désirer qu'à la condition de ne pas le connaître ni le posséder. Ce trésor est marqué du signe (-), Lacan nous dit non sans humour qu'il continue de consister en tant que tel que parce qu'Alcibiade n'a pas vu la queue de Socrate, entretenant par-là l'ambiguïté entre la manifestation imaginaire du désir et sa nature symbolique. Quelques pages plus haut, Lacan nomme jouissance ce qui procède de l'inconsistance de l'autre. Il n'y a pas de signifiant qui viendrait compléter l'Autre, sauf à être le signifiant du manque dans l'autre. Après avoir introduit φ à partir du registre imaginaire, en tant que le phallus est voilé, Lacan introduit Φ qui est le signifiant même de la jouissance, résultat de la castration symbolique qui permet l'entrée dans le défilé des signifiants.

Pourquoi jouissance ? Jouissance de qui ? Jouissance de quoi ? Lacan utilise le symbole Φ qui représente la batterie des signifiants barrée d'un trait qui ne peut y être compté. La castration est de structure et dans sa dépendance au langage, le sujet porte la culpabilité de ne pas compléter l'Autre :

« En ai-je donc la charge ? – Oui, sans doute. Cette jouissance dont le manque fait l'Autre inconsistant est-elle donc la mienne ? L'expérience prouve qu'elle m'est ordinairement interdite, et ceci non pas seulement, comme le croiraient les imbéciles, par un mauvais arrangement de la société, mais je dirais par la faute de l'Autre, s'il existait : l'Autre n'existant pas, il ne me reste qu'à prendre la faute sur Je, c'est-à-dire à croire à ce à quoi l'expérience nous conduit tous, Freud en tête : au péché originel¹⁵. »

¹⁴ J. Lacan, *Écrits II*, « Subversion du sujet et dialectique du désir », Paris, Points Seuil, 1999, p. 306.

¹⁵ *Ibid.*, p. 300.

« Je », le sujet, est en exil. Il est l'effet d'une perte, le représentant d'un manque, et dès l'origine il vient indiquer que l'être parlant est séparé d'une complétude mythique qu'il échoue à restaurer.

La jouissance dans le registre du réel

En 1960, date à laquelle paraît *Subversion du sujet et dialectique du désir*, Lacan consacre *Le séminaire VII à l'Éthique de la psychanalyse*. Ce que nous avons tenté de cerner de la jouissance à partir des axes imaginaire et symbolique est approché d'une manière renouvelée. Lacan poursuit sa relecture de Freud et s'attarde sur une notion énigmatique : La Chose (das Ding). S'appuyant sur les textes freudiens, notamment *Esquisse d'une psychologie scientifique* (1896) et *die Verneinung* (1925), il revient sur l'opposition entre principe de plaisir et principe de réalité. Cette opposition renvoie à l'opposition entre les processus primaires et les processus secondaires qui sont les deux modalités d'écoulement de l'énergie psychique. Les processus primaires relèvent de l'inconscient : l'énergie psychique s'écoule librement. Les processus secondaires quant à eux relèvent du préconscient et du conscient : l'énergie s'écoule de manière contrôlée et liée dans une visée adaptative. Ce que Lacan souligne après Freud, c'est qu'il y a une difficulté à envisager l'adéquation du principe de plaisir qui relève sur le plan inconscient de la tentative de satisfaction par le sujet de son bien propre, avec le principe de réalité, réalité dont le sujet est exilé, « isolé », en tant qu'il n'entretient pas un rapport direct avec son environnement biologique. Il lui faut en passer par la représentation, voire par l'hallucination, pour saisir quelque chose de cet environnement. Lacan parle d'une « profonde subjectivation du monde extérieur », « L'homme a affaire à des morceaux choisis de réalité¹⁶. » Avec la Chose, quelque chose ne s'ordonne pas selon l'ordre du monde dont une part reste étrangère, quelque chose ne se satisfait pas selon l'ordre du sujet qui relève de l'inconscient. Lacan fait référence au *Nebenmensch* de *l'Esquisse* de Freud. Au moment où le sujet prend conscience de la réalité extérieure émerge un autre proche de lui mais distinct de lui, sur lequel il va s'appuyer et dont il va dépendre pour surmonter son *hilflosigkeit*, son état de *désaide* et de prématurité qui ne lui permet pas de subvenir seul à ses besoins. Cet autre qui lui ressemble, il peut lui attribuer des qualités, bonnes ou mauvaises, mais une part de cet

¹⁶ J. Lacan, *Le séminaire VII, l'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 59.

autre lui reste définitivement inaccessible. C'est de cet « hors-signifié » que relève la Chose : « Il n'y a pas de bon et de mauvais objet, il y a du bon et du mauvais, et puis il y a la Chose¹⁷. »

Déjà dans *l'Esquisse*, Freud énonce : « La désaide initiale de l'être humain est la source originaire de tous les motifs moraux¹⁸ ». La Chose qu'on appelle au secours, on l'a perdue alors même qu'on ne l'a jamais eue. Elle émerge avec le sujet entre les représentations signifiantes sans pour autant y être contenue. Le *Nebenmensch*, c'est aussi la mère en ce qu'elle a pu être investie originairement par le sujet comme indistincte, indifférenciée. La référence à l'interdit de l'inceste, loi répondant « au désir le plus fondamental¹⁹ » vient poser que le sujet ne saurait résoudre son état de désaide qui est devenu dépendance au signifiant : « Le désir pour la mère ne saurait être satisfait parce qu'il est la fin, le terme, l'abolition de tout le monde de la demande, qui est celui qui structure le plus profondément l'inconscient de l'homme. C'est dans la mesure même où la fonction du principe de plaisir est de faire que l'homme cherche toujours ce qu'il doit retrouver, mais ce qu'il ne saurait atteindre, c'est là que gît l'essentiel, ce rapport qui s'appelle la loi de l'interdiction de l'inceste²⁰. » En tant qu'elle échappe au symbolique, quand bien même elle apparaît au moment où le sujet est introduit à la loi ordonnatrice de ce dernier, la Chose relève du réel.

Une éthique pour la jouissance ?

La philosophie grecque nous a appris à envisager l'éthique à partir d'une double exigence : l'évaluation de notre jugement concernant le bien et le mal, et l'ajustement de notre manière de vivre à l'aune de ce jugement. Des philosophes et historiens de la philosophie contemporains comme Pierre Hadot nous ont rappelé que la philosophie grecque était principalement une manière de vivre : les idées trouvent leur traduction et leur application dans la conduite de l'existence, et ce jusque dans la mort. Le suicide consenti de Socrate en est l'illustration la plus exemplaire. A l'époque contemporaine où la philosophie fait l'objet d'une spécialisation hautement intellectualisée souvent déconnectée d'une pratique spécifique, il est de bon ton de distinguer morale et éthique, la morale se trouvant réduite au respect contraint des valeurs normées qui ont cours et l'éthique se trouvant haussée au

¹⁷ *Ibid.*, p. 78.

¹⁸ S. Freud, *Lettres à W. Fliess 1887-1904*, « Projet d'une psychologie », Paris, PUF, 2006, p. 626.

¹⁹ J. Lacan, *Le séminaire VII, l'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 82.

²⁰ *Ibid.* p. 83.

niveau de la liberté de penser et de questionner ces valeurs sans forcément en proposer de nouvelles. Mais si ces concepts ont effectivement pris une coloration différente au fil du temps, ils ont pourtant la même racine étymologique : l'*ethos* grec et le *mores* romain renvoient tous deux aux mœurs, c'est-à-dire à la façon de vivre. L'éthique de la psychanalyse telle que la promeut Lacan est avant tout une pratique et un positionnement qui vise au soutien du désir du sujet au-delà de la promotion du service des biens. A partir du chapitre XIII du *séminaire VII*, Lacan déduit l'éthique de la psychanalyse de la mort de Dieu telle qu'elle a été envisagée par Freud dans le mythe de *Totem et tabou*. Les fils ont tué le père qui jouissait de toutes les femmes et ce meurtre a renforcé l'interdit de la jouissance qui s'est alors trouvé inscrit dans la Loi. Héritier de ce meurtre, le surmoi interdit plutôt qu'il ne règle et toute concession au surmoi renforce son effet délétère. Si le fils honore le père mort à la place de Dieu, le père lui ne sait pas qu'il est mort et l'ordre qu'il promeut dans le service des biens se transforme en injonction à la jouissance. « Jouis ! » mais selon la règle universelle qui est la sienne et qui est supposée valoir pour tous. C'est à partir de cette injonction à la jouissance bridée dans le bien commun que Lacan se permet le rapprochement d'abord difficilement compréhensible entre Kant et Sade. Kant cherche à établir la maxime universelle à partir de laquelle les hommes pourraient fonder leur conduite. Cette règle se formule dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785) et dans la *Critique de la raison pratique* (1788) selon plusieurs déclinaisons dont la première est : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle ». Cette maxime qui vise le bien exclut le sujet dont la singularité est explicitement ravalée du côté du pathologique (le mot est employé par Kant), non du pathologique en tant que maladie, mais du pathologique en tant qu'il relève des particularités dont pâtit l'individu, de sa sensibilité, et qui n'ont pas lieu d'être considérées pour la détermination des règles universelles susceptibles de fonder notre action.

Sade quant à lui est à l'origine d'un système qui enjoint à la jouissance de l'autre, c'est-à-dire à une jouissance sexuelle qui n'est pas frappée d'interdit : « J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit, je l'exercerai sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'ai le goût d'y assouvir²¹ ». Dans ses romans, la résistance des victimes aux tortures que leur font subir leurs bourreaux est invraisemblable et ceux-ci se

²¹ J. Lacan, *Écrits II*, Kant avec Sade, Paris, Points Seuil, 1999, p. 247.

prennent à rêver à des tourments infinis qui franchiraient la limite de la mort. Sade instaure un Autre non barré identifié à la nature comme « Être suprême en méchanceté » et qui impose comme seule loi celle de la jouissance sans limite. Il n'y a plus de manque et l'Autre ne défaille pas. Nous sommes au cœur de la rhétorique perverse. Il ne s'agit pas comme dans la névrose d'imaginer dans le fantasme ce qui relève de l'interdit pour mieux s'en prémunir dans la réalité. Ici, le sujet se met au service de l'Autre en s'en faisant l'objet, ce qui garantit qu'il ne sera pas décompleté. Mais là où le névrosé recule devant la jouissance en l'isolant à l'intérieur du fantasme jamais réalisé, le pervers lui aussi échoue à sa manière, ce dont témoigne la répétition indéfinie du dispositif dont il se fait l'esclave au profit de la jouissance de l'Autre qui n'existe pas.

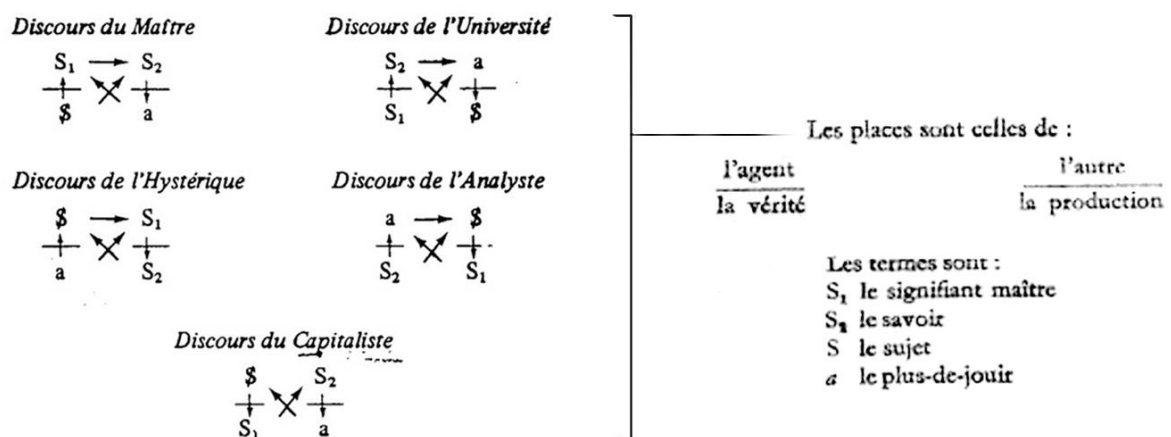
De ce point de vue, Kant et Sade soutiennent deux versions d'une éthique qui s'affranchit de l'amour du prochain pour sauver un ordre universel ou le bien n'est plus le privilège du sujet. « Il n'y a pas de bon et de mauvais objet, il y a du bon et du mauvais, et puis il y a la Chose », citons-nous plus haut. Avec la Chose, nous avons affaire à une effraction du réel qui isole le sujet du champ de l'Autre. Quelque chose ne peut être atteint qui rend la jouissance impossible.

De La Chose à l'objet a

Dans la suite de son enseignement, Lacan va opérer une réduction de la Chose avec l'objet a. Dans la nécessité pour l'homme d'en passer par le langage pour se nommer et nommer le monde autour de lui, quelque chose se perd. La représentation est toujours inadéquate. Avec l'objet a, quelque chose peut se localiser à la fois en tant que reste et vide central. Si la Chose est la forme primaire, quasi mythique du réel, et pâti du signifiant, l'objet a est articulé par Lacan dans l'ensemble des trois registres imaginaire, symbolique et réel. A la fois objet de satisfaction substitutive dans l'organisation fantasmatique du sujet et objet cause de désir, l'objet a est un opérateur qui va permettre de surmonter le clivage entre la Chose et l'Autre en venant signifiantiser la jouissance. Le mot est de Jacques-Alain Miller²² et indique sous son aspect de néologisme comment l'objet a, formule mathématique élémentaire, tout en n'étant pas un signifiant, vient trouver sa place comme opérateur dans la logique des discours.

²² Jacques-Alain Miller, *Les six paradigmes de la jouissance*, p. 12 : http://www.lutecium.org/ja/files/2010/11/JAM_Les-six-paradigmes-de-la-jouissance.pdf

Dans *Le séminaire XVII, L'envers de la psychanalyse*, Lacan présente quatre discours. Il s'agit des quatre modalités du lien social dans lesquels le sujet est susceptible de s'inscrire alternativement. Lacan nous propose une formalisation où le sujet n'est pas considéré à partir d'une structure de personnalité (névrose, psychose, perversion) ni des déterminations subjectives héritées de son histoire personnelle mais où il est susceptible de s'inscrire de façon logique dans un type de discours particulier sans y être définitivement identifié. Ces quatre discours sont le discours du maître, le discours de l'hystérique, le discours de l'universitaire et le discours de l'analyste.



Chaque discours se présente sous la forme d'un quadrupode où les places (l'agent, l'autre, la production et la vérité) sont déterminées de manière fixe et où les termes vont pouvoir circuler de gauche à droite en opérant un quart de tour. Les flèches indiquent la relation que les termes entretiennent les uns avec les autres avec une particularité notable. Verticalement, les termes placés à l'étage inférieur sont isolés de ceux qui sont placés à l'étage supérieur par une barre mais ils restent dans une relation de détermination. Horizontalement, les deux termes qui sont placés à l'étage inférieur n'entretiennent aucune relation entre eux. L'absence de flèche horizontale en bas du quadrupode est parfois figurée par une double barre // ou par un triangle plein ▲.

Prenons l'exemple du discours du maître. Le signifiant maître (S₁) à la place de l'agent commande au savoir (S₂) à la place de l'autre. Le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, il s'agit bien pour S₁ de s'aliéner au langage pour s'y déterminer mais

cette opération produit un reste, a objet cause de désir ou plus-de-jouir. En référence à la théorie marxiste de la production, le plus-de-jouir correspond à la plus-value : la plus-value est la portion de la production du travailleur dont il ne jouira pas en retour sous la forme d'un salaire (il ne récupère pas toute la richesse qu'il produit) et aussi la portion de richesse dont le patron ne pourra jouir pour son enrichissement personnel et qu'il devra réinvestir pour assurer la poursuite de la production. Transposée à la psychanalyse, cet aspect de la théorie marxiste illustre comment quelque chose doit se perdre en même temps que le lien social se pérennise. A viser la vérité de son être en s'aliénant au champ de l'autre, le sujet est amené à consentir à une perte de jouissance. Dans le discours du maître, c'est le sujet divisé qui est à la place de la vérité, c'est-à-dire qu'il n'a pas accès à la totalité de ce qui constitue son être à partir du moment où il consent à entrer dans la chaîne signifiante. Et le reste qui choit de cette opération, il ne peut le récupérer. C'est à cet endroit que Lacan situe la jouissance interdite :

« La barrière qu'il est tout de suite à portée de notre main de nommer au niveau du discours du maître, c'est la jouissance, tout simplement en tant qu'elle est interdite, interdite dans son fond. On en prend des lichettes, de la jouissance, mais pour ce qui est d'aller jusqu'au bout, je vous ai déjà dit comment cela s'incarne – pas besoin de réagiter les fantasmes mortifères²³. »

L'avatar de ce discours, c'est un 5^{ème} discours obtenu par torsion du discours du maître. Les places du sujet et du signifiant maître sont inversées, et les flèches indiquent un nouveau trajet circulaire où il n'y a plus d'adresse à l'autre et qui s'affranchit en la contournant de la barrière entre la production et la vérité présente dans le discours initial. Ce discours est le discours du capitaliste où le sujet, toujours assujéti à la chaîne signifiante, mais dans le refus de la perte liée à cette inscription, va se trouver livré à la jouissance infinie d'un objet a qu'il ne peut récupérer et à la place duquel vont se loger tous les objets de la consommation : « ... le discours capitaliste est là, vous le voyez... une toute petite inversion entre le S1 et le \$... qui est sujet... ça suffit à ce que ça marche comme sur des roulettes, mais justement ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume²⁴. » Le discours capitaliste figure un épuisement du sujet en prise directe avec la jouissance impossible. Ce

²³ J. Lacan, *Le séminaire XVII, l'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 124.

²⁴ Discours de Jacques Lacan à l'université de Milan le 12 mai 1972 : <https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1972-05-12.pdf>

discours est à part, il ne fait pas lien social comme les quatre autres discours qui ménagent une place à la perte du côté de la vérité à laquelle il n'y a pas d'accès direct.

Jouissance phallique et jouissance illimitée

A cette étape de notre exposé, une question s'impose. A faire entrer la jouissance, sous la forme de l'objet a, dans la logique structurante du discours, ne nous éloignons-nous pas de ce que Lacan avait envisagé avec la Chose, à savoir que la jouissance, sous la forme du réel, échappait à toute tentative de formalisation ? C'est précisément en 1972, au moment de la non-publication du *séminaire livre VII, l'éthique de la psychanalyse* que Lacan entame *Le séminaire livre XX, Encore*, qui renouvelle encore une fois son abord de la jouissance. Les discours n'isolent ni n'épuisent la jouissance dans une structure langagière, ni même dans une structure mathématique, car un discours est toujours porté par un corps. Dans le séminaire *Encore*, le corps continue de se frayer un chemin au-delà du miroir et du registre de l'image. C'est le corps en tant qu'il est marqué par le signifiant tout en étant affecté par le réel. A partir de ce constat, nous pouvons reprendre la distinction de Lacan entre deux formes de jouissance : la jouissance phallique et la jouissance féminine.

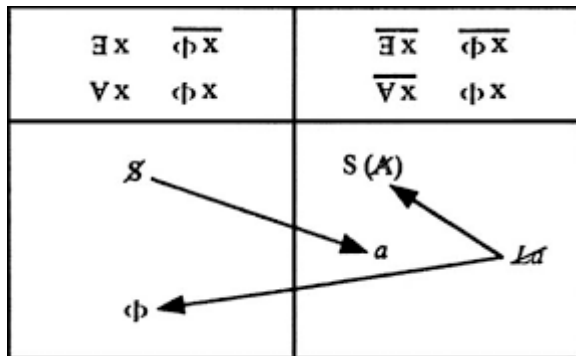
La jouissance phallique rend compte de la nécessité d'en passer par le signifiant pour se constituer un corps : « (un corps), cela ne se jouit que de le corporiser de manière signifiante²⁵. » Elle rend compte aussi dans l'amour de la tentative de faire un avec l'autre, un « Un » qui serait un tout et où le manque serait comblé. Cette tentative est vouée à l'échec : « la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas (...) à jouir du corps de la femme, précisément par ce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe²⁶ »

La jouissance féminine a des affinités avec la jouissance Autre. Il ne s'agit plus de l'Autre en tant que lieu du signifiant mais en tant que corps, qui fait que l'homme et la femme sont concernés par une jouissance supplémentaire qui n'est pas-toute prise dans le langage. Ce n'est pas la jouissance de l'Autre que l'on trouve dans la psychose et où le sujet non divisé, à affaire avec un Autre du langage total et envahissant qui ne serait pas décompleté de l'objet a.

²⁵ J. Lacan, *Le séminaire livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 26.

²⁶ *Ibid.*, p. 13.

Lacan propose l'inscription suivante²⁷ :



En haut :

A gauche, tout être parlant s'inscrit dans la fonction phallique. Concerné par la castration, il est soumis à la loi du père qui fait figure d'exception en tant que fonction. A droite, si tout être parlant est concerné par la castration, une part de lui que Lacan appelle la part femme, échappe à la fonction phallique.

Dans la partie supérieure du tableau, l'être parlant est homme ou femme. Il n'est pas déterminé par l'appartenance à l'un ou l'autre sexe biologique.

C'est dans la partie inférieure du tableau que Lacan introduit une répartition en identifications sexuelles homme ou femme :

Du côté homme, le sujet divisé, soumis à la fonction phallique qui s'érige en limite, ne rencontre du côté femme son partenaire qu'en tant qu'objet a , cause de son désir. Du côté femme, il n'y a pas La femme en tant qu'elle relèverait d'un universel ou d'un signifiant qui viendrait compléter l'Autre. Ce qui se passe de ce côté ne relève pas de la logique signifiante, ce que Lacan illustre plus loin avec l'exemple des mystiques espagnols dont les expériences de jouissance illimitée relèvent d'un éprouvé dans le corps au-delà du savoir et au-delà du dire.

Perspectives

La jouissance n'est pas un concept clinique qui se laisse attraper de manière univoque. La lecture de Lacan nous invite à envisager ses élaborations conceptuelles à partir de points de

²⁷ *Ibid.*, p.73.

vue toujours renouvelés dans le temps et dans l'espace et qui ne s'annulent pas l'un l'autre, ni ne se complètent dans l'espoir de nous faire saisir une vérité toujours voilée. Qui jouit ? De quoi jouit-on ? Comment ? Il s'agit à chaque lecture et aussi dans la rencontre avec un sujet de tenter de repérer si la jouissance est une visée ou un effet, et si la parole est à même de cerner quelque chose de ce qui se trame quand la jouissance émerge. Du côté de la jouissance phallique, Le signifiant, c'est la cause de la jouissance. (...) c'est aussi ce qui fait halte à la jouissance²⁸. Et du côté du corps, il y a quelque chose, non pas seulement un reste en tant que cette chose est ouverte vers l'infini, mais une chose dont le langage ne peut pas rendre compte et avec laquelle il doit traiter.

Avec Freud, la jouissance se localise du côté du plaisir, mais d'un plaisir inadéquat ou d'un plaisir substitutif qui exclut la satisfaction et qui signe la répétition symptomatique. Avec Lacan, la jouissance est aussi envisagée à partir de son étymologie juridique : jouir d'un bien, c'est jouir de quelque chose qui ne nous appartient pas mais dont on a l'usage. Au cours de son enseignement, la figure même de l'Autre prend des acceptions différentes. L'Autre, c'est le lieu du langage, mais c'est aussi le corps, en tant que le sujet cherche à l'habiter alors même que ce qui s'y trame le déborde.

A partir du concept de jouissance, une approche clinique distincte d'une approche visant à la création de sens ou à l'éradication du symptôme se profile. On observe chaque jour que les sujets qui s'adressent aux professionnels du champ psy viennent chercher une explication à leur souffrance et à leurs troubles. Il y a lieu de s'intéresser aux cordonnées de leur histoire de vie et de reconnaître par la réception de leur témoignage quelque chose qui n'avait jamais entendu. Il y a lieu aussi de reconnaître dans une logique qu'on pourrait qualifier d'œdipienne que certaines causes produisent certains effets et qu'on ne souffre pas par hasard de certains maux. Pour cela, il n'est pas inutile de s'attarder sur l'usage singulier que chacun a du signifiant ainsi que sur les équivoques qu'il ne manque pas de produire. Tout cela relève d'une logique qui se range du côté de la jouissance phallique. A côté de cette pratique, il y a tout ce qui relève de ce qui se passe au niveau du corps et dont on ne peut rien dire à partir du discours courant, qu'il s'agit parfois de tempérer et de border pour éviter l'envahissement. Quand le corps menace de ne pas tenir, envahi par la jouissance, le sujet peut s'appuyer sur l'autre ou

²⁸ *Ibid.*, p.27.

créer sa solution, selon des modalités qui lui sont propres et qui ne relèvent pas du sens commun. Le symptôme dont on est d'abord venu se plaindre comme étranger à soi et en soi, et dont on cherche à se débarrasser, apparaît alors comme le nœud supplétif qui permet aux trois registres réel, symbolique et imaginaire de tenir ensemble.